

R. P. DONCOEUR, S. J.

Qu'est-ce
qu'un
JÉSUITÉ ?



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

QU'EST-CE QU'UN JÉSUIITE ?

Par le Père Paul DONCOEUR, S.J.



ECOLE SOCIALE POPULAIRE
1961, rue Rachel est
Montréal

Imprimi potest:

Émile PAPILLON, S.J., Provincial.

7 novembre 1940.

Nihil obstat:

Léon BOUVIER, S.J., Cens. dioc.,

BX

7 novembre 1940.

3702.2

D65

1940

Imprimatur:

Georges CHARTIER, P.A., Vic. Gén.,

7 novembre 1940.

Extrait du volume:

“La Compagnie de Jésus”,
par le P. Paul Donceœur;

“A l'Art Catholique” (épuisé).

Qu'est-ce qu'un Jésuite ?

I

LES ORIGINES DE LA COMPAGNIE

ELLES sont très parisiennes quant au lieu, et très espagnoles quant au sang. Il y a quatre cents ans (précisément durant l'hiver de 1529-1530) que, dans une chambrée d'étudiants, entre la rue des Écoles et Saint-Étienne-du-Mont, se sont jouées ses destinées. Bien petitement!

Au début d'octobre, un vieil étudiant, presque un mendiant, traversant l'infecte rue des Chiens, avait transporté ses hardes du collège de Montaigu au collège Sainte-Barbe où l'avait invité un Savoisien, licencié ès arts, qui partageait déjà sa chambre avec un gentilhomme navarrais. Ce dernier, élégant et brillant élève, n'avait pas caché son dégoût à l'égard de

ce boiteux ridicule échappé de la « poullerie » de Montaignu. Mais, trop peu riche pour se payer le luxe d'une chambre, il devait bien se résigner à ces promiscuités de chambrée dont la vie d'étudiant était faite. Le jeune Savoisien, Pierre Favre, âgé de 23 ans, n'était lui-même qu'un fils de paysans et jusqu'à 19 ans avait gardé les bêtes. Quant à Don Francisco de Jassu, il avait appris sans plaisir le roman du nouvel arrivé.

Agé de 38 ans, ce *Pèlerin* s'appelait en réalité Inigo de Loyola. Guipuscoan et Biscayen, page à la Cour de Castille, il y avait connu ensuite mille aventures; puis, soldat à la solde du duc de Najera, après maintes folies il avait, le 20 mai 1521, défendu Pampelune précisément contre l'armée d'Henri d'Albret, où les deux frères de Don Francisco, Miguel et Juan, bataillaient pour la France. L'artillerie avait enfin forcé la citadelle, et les Français, en y pénétrant, saluèrent le jeune officier qui avait conduit contre eux le combat. Il gisait sur un brancard, la jambe droite royée par un boulet. Tout ceci n'avait rien que de naturel.

Mais ici commençait l'inquiétante aventure!

A quelques mois de là, après le désert de Manrèse, l'élégant et bouillant officier n'est plus, aux yeux du monde, qu'un gueux qui traîne sur les routes un goût dévoyé de l'héroïsme. Visionnaire, il poursuit on ne sait quels rêves jusqu'à Rome, jusqu'à Jérusalem! Et le voilà qui ramène à Alcalá son étrange personne et de pires démences. Ce mendiant de 35 ans se met à la grammaire et à la philosophie! Le soir, il tient dans les hôpitaux des conciliabules mal famés. Descente de police. L'Inquisition instrumente. Mais, faute de preuves, le relâche. De nouvelles dénonciations déclenchent de nouvelles enquêtes suivies de non-lieu. Mais le terrain est décidément trop brûlant, le Pèlerin disparaît en quête d'une Université moins soupçonneuse.

Il est à peine arrivé à Salamanque qu'il est de nouveau saisi, incarcéré, enchaîné. On fouille ses papiers, ses paroles, son âme. Non-lieu encore. Mais ces perpétuelles prisons sont peu favorables à l'étude. Là-bas, par delà les Pyrénées,

dans l'immense brouhaha de la grande Université mondiale, il trouvera une atmosphère plus calme ! En plein hiver, adieux à l'Espagne et, pour la Chandeleur, par la route d'Orléans, il franchit la porte Saint-Jacques et tombe à Paris en pleine année scolaire, dans le tumulte du quartier Latin.

Montaigu, « le collège de pouilleries », disait Ponocratès, est misérable à souhait. On y travaille dur. C'est là que, pauvre externe-martinet, il apprendra la grammaire. Un an et demi de déclinaisons et de conjugaisons latines ! Jusqu'à ce qu'un jour, Pierre Favre s'attache à ce pauvre camarade et lui conseille de suivre à Sainte-Barbe un enseignement de meilleur aloi.

On conçoit que Don Francisco de Jassu subit sans joie la présence de ce nouveau compagnon. Il fraiera avec lui le moins possible. Il s'en remet à Favre du soin de donner à ce vieil étudiant les répétitions nécessaires. Don Francisco les voit prolonger d'interminables conversations où il évite de prendre part. Il a d'autres soucis : ses cours, qu'il donne pour se faire quelque

argent au collège de Beauvais; ses heures de loisir, il les passe au Pré-aux-Clercs, car c'est un sportif passionné et il est champion du saut.

Cependant, le Pèlerin exerce autour de lui une étrange attirance. Trois jeunes Espagnols, bouleversés par sa parole, ont planté là leurs maîtres pour se faire mendiants. Plainte du Professeur. Citations. Explications. Non-lieu.

Mais les trois échaudés ne reparaitront plus!

A Sainte-Barbe, nouvelle alerte. Inigo a décidé quelques camarades à se réunir le dimanche pour communier ensemble. Plainte d'un professeur qui accuse Inigo de détourner les élèves de son cours. Nouvelle enquête et nouveau non-lieu. Mais Inigo a besoin de paix. Il renonce à tout apostolat et se réfugie dans le travail solitaire. S'enfermant dans la petite cellule de Sainte-Barbe, il ne songe plus qu'à profiter des enseignements de son jeune ami Favre.

C'est dans cette amitié silencieuse et laborieuse qu'est née la Compagnie. L'intimité des deux amis avait été prompte.

Le répétiteur s'était vite fait disciple. Il gardait à 22 ans la candeur du petit berger de Savoie. De nature hésitante et ne sachant quelle profession choisir, il avait entendu dire qu'Inigo avait une méthode spirituelle capable de le tirer d'embarras. Il pria Inigo de la lui enseigner. Celui-ci, ne jugeant pas le moment venu, se contenta de préparer Pierre à sa confession générale.

Sur ce, sa mère étant venue à mourir, Pierre avait dû retourner en Savoie. Il y demeura neuf mois, pendant lesquels Inigo se trouva seul en face du jeune Francisco de Jassu. Il fallut livrer la grande bataille. Inigo avait promptement discerné la valeur de ce Navarrais, d'un autre sang que Pierre Favre. La lutte fut dure et longue: Francisco se refusa, se défendit pendant trois ans.

Un beau jour, ce fut Jésus-Christ qui l'emporta. Don Francisco de Jassu livra toute son âme de gentilhomme à celui en qui il avait reconnu un homme de Dieu.

Au retour de Favre, la chambre de Sainte-Barbe n'abrite plus trois amis, mais les trois fondateurs de la Compagnie:

saint Ignace, saint François-Xavier et le bienheureux Pierre Favre.

D'autres compagnons y fréquentaient, envoyés de Dieu. Un beau soir, à l'auberge, Inigo se trouva face à face avec deux anciens camarades d'Alcala, Diégo Laynez et Alonso Salmeron, ravis de renouer cette amitié inespérée. A Sainte-Barbe même, un boursier portugais, Simon Rodriguez, était devenu familier de la petite chambre. Enfin, Inigo, en secourant la misère de Nicolas Bobadilla, avait découvert en lui une âme de feu, sauvage, mais généreuse et droite. Inigo forgeait maintenant ses hommes.

Au début de 1534, il avait préparé Favre au sacerdoce par les *Exercices* d'un mois. Rodriguez suivra, puis Lainez, puis Salmeron, plus tard Xavier, puis Bobadilla. Jamais Inigo n'avait vu les cœurs répondre ainsi à l'appel du *Règne*. Décidément, l'heure de Dieu avait sonné. Chacun s'était offert sans réserve. Inigo commençait d'entrevoir pourquoi Dieu avait réuni autour de lui ces jeunes hommes.

Pierre Favre ayant célébré sa première messe le 22 juillet, tous se donnèrent

rendez-vous pour la prochaine fête de la Sainte Vierge en quelque sanctuaire plus recueilli et plus fervent. Ils formuleraient ensemble l'oblation de toute leur vie. Le choix tomba sur une chapelle de Notre-Dame, sise au flanc sud de Montmartre, où vivait le souvenir du martyr de saint Denis. Au jour de l'Assomption, Pierre Favre leur présentant la sainte Hostie, Ignace et ses compagnons s'engagèrent au service total de Jésus-Christ.

Ils faisaient vœu de pauvreté, puis d'aller à Jérusalem pour y vivre et y mourir. La conversion des infidèles par-dessus tout les attirait. Si ce programme se révélait irréalisable, ils feraient ce que le Pape leur commanderait.

Après la messe, ils passèrent sur cette colline solitaire une journée délicieuse, les regards fixés sur l'immense ville où pointaient les tours et les clochers et que barrait là-bas la montagne Sainte-Geneviève. Ils contemplaient ce confluent des nations et des pensées où se débattait déjà le sort spirituel du monde. N'était-ce point le murmure confus de toute l'Eu-

rope qui montait vers eux ce soir ? Et dans quel désarroi !

Quels schismes nouveaux se préparaient ! Quel combat ne faudrait-il pas livrer !

Dans le crépuscule, le cœur brûlant, les compagnons d'Ignace redescendirent de la Montagne et se replongèrent au tumulte des collèges, résolus à fournir avec passion les tâches nécessaires.

II

L'OEUVRE DE LA COMPAGNIE

Que seraient ces tâches, ils l'ignoraient. Mais, déjà sûrs que la science leur serait nécessaire, ils conquéraient dans un âpre effort leurs maîtrises.

Le groupe s'exaltait dans le labeur fraternel et dans la prière, quand Inigo malade dut, en mars 1535, retourner en Espagne.

Favre le remplaça à Paris ; tant et si bien qu'il fit de nouvelles conquêtes : le Picard Broët et le Dauphinois Codure. Et

le 15 août ils renouvelaient leurs vœux avec une ferveur accrue. Une fois encore ils reprirent, à l'automne, leurs études pour une dernière année de labeur. Enfin, en octobre 1536, Inigo les convoquait à Venise, porte de l'Orient, pour accomplir les grands desseins qu'ils avaient promis d'y servir!

Le 8 janvier 1537, ils s'y trouvaient réunis, mais trop tard, car la saison des embarquements était passée. Ils se mirent à soigner les malades des hôpitaux jusqu'à ce qu'Inigo résolut de les envoyer à Rome prier le Pape de bénir leur pèlerinage d'Orient. Ils solliciteraient la permission de se faire ordonner prêtres à cet effet.

Mais la guerre survenant entre Venise et les Turcs fermait définitivement l'Orient. C'était donc en Europe que Dieu voulait les voir travailler. Ils résolurent de constituer entre eux une Compagnie de prêtres réformés. Ils en étudièrent aussitôt la formule, qu'ils présentèrent au Pape en août 1539. Après bien des examens, le 27 septembre 1540, le pape Paul III signait la fameuse bulle *Regimini militantis Ecclesiae*, qui sanctionnait le principe de

la Compagnie, l'autorisait à se recruter et à rédiger ses Constitutions. La « Compagnie de Jésus » était juridiquement fondée.

Qu'était cet Institut nouveau ?

* * *

La Compagnie fut conçue comme très nettement différente des anciens Ordres monastiques et mendiants. Elle n'inventa pas, mais fit triompher une formule moderne qui connaissait, en ce début du XVII^e siècle, une vogue croissante : celle des *Clercs réguliers*.

C'est dans cette armée nouvelle que prenait rang la jeune Compagnie.

Ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle n'a pas, est très apparent : ni cloître, ni office de chœur, ni paroisses, ni pénitences.

Ce qu'elle est, ce qu'elle a, se réduit à fort peu de choses : une discipline religieuse, une règle et c'est tout. Mais spirituellement équipé de savoir et de vertus, saint Ignace exige du Jésuite qu'il soit prêt à tout entreprendre de ce que commandera le service de l'Église, en quelque lieu du monde que le Pape l'envoie.

Aucune attache ne le lie à une église ou à un couvent. Aucune spécialité exclusive ne capte son activité. Une mobilité extrême, une souplesse absolue, telle est la caractéristique de l'œuvre de saint Ignace.

Toute sa vie ne sera plus qu'une vaste mobilité de service. En quoi il se distingue radicalement des moines.

Un Jésuite comme tel n'est pas voué à une forme de travail particulière. On a dit par ironie que «les Jésuites étaient des hommes qui se levaient à 4 heures du matin pour réciter à 8 heures du soir les Litanies des Saints». C'est un peu vrai. Le Bénédictin est déjà quelque chose s'il est Bénédictin. Car il accomplit les travaux du monastère et chante son office. Mais le Jésuite, en tant que Jésuite, n'est pas plus professeur que prédicateur ou écrivain. La règle n'a eu qu'un effet : accumuler en lui des forces spirituelles et le délivrer de toutes les exigences; elle ne lui impose aucune tâche; elle le prépare seulement à accepter toutes celles qu'il faudra. Missionner, prêcher, confesser, enseigner, écrire. Rien de ce qui peut concourir à la gloire de Dieu et au bien des

âmes n'est exclu. D'où l'infinie diversité de cette œuvre à travers l'histoire et dans le monde, d'un bout à l'autre du champ ouvert par Dieu et par l'effort des siècles au travail de l'homme.

Derrière ce gigantesque Xavier, les voici qui s'enfoncent dans les océans ouverts par Vasco de Gama et débarquent au milieu des forteresses portugaises, des arsenaux, des marchés tumultueux et éclatants de Goa. Au seuil des temples aux divinités animales: éléphants, lions et singes; dans les huttes de paille, dans les hôpitaux, parmi les soldats, les marchands et les esclaves, dans la voluptueuse pourriture de ces terres brûlantes et charnelles où, chez les sauvages pêcheurs de perles Paravers, ils prêchent Jésus-Christ, les enfants courant les rues pour sonner le catéchisme, les interprètes traduisant péniblement leur message. Les voici sur les pas de Marco Polo et le dépassant, poussant vers ce Japon mystérieux et plein de mépris, forçant les bonzeries de Kagoschima, la cour hautaine du Daimyo ou les portes laquées du palais de Goshô; ils affrontent à Ormuzd avec

Barzée le confluent de toutes les races persanes, juives, brahmanes, jainas, parsis, turques et arabes; brahmanes eux-mêmes avec Robert de Nobili, en turban, en grande robe jaune et en sandales, chantant les vieux Ragas ou embrassant l'effrayante pénitence des Yogis avec Joseph d'Acosta, rivalisant à Fathpur Sikri sous les yeux du grand Mogol Akbar avec les Brahmes et les Bouddhistes dans l'interprétation des Védas, du Coran, ou des Sagas de Zoroastre; le Père de Goès pénétrant le premier d'entre les Européens au delà de Kaboul et du plateau de Pamir jusqu'au Turkestan, au désert de Gobi et aux frontières occidentales de la Chine; le Père Antonio de Andrade remontant le Gange, franchissant l'Himalaya à plus de 5,000 mètres où, par delà le Bengale et le Népal, il atteint jusqu'aux provinces occidentales du Thibet; à la cour de Daimyo Nobunasa, maîtres des subtilités de l'étiquette japonaise et faisant figure de princes et de lettrés; traduisant et imprimant les fables d'Ésope ou les morceaux choisis de Confucius; charmant de leur crucifix les serpents, ou mourant à

Nagasaki sur la croix après avoir révélé aux Japonais, en prêchant Jésus-Christ, ce nouveau supplice! Se faisant avec Matthieu Ricci bonzes mendiants au seuil du temple de Kanton et, pour forcer une caste orgueilleuse, maniant à la stupeur des savants les instruments de physique et d'astronomie, les horloges et les cartes géographiques, les lunettes et les boussoles; mathématiciens plus subtils que les Mandarins, présidents du tribunal impérial des mathématiques; réformateurs avec les Pères Schaal et Verbiest du millénaire calendrier chinois; fondeurs de canons; réconciliant avec le Père Gerbillon les Chinois et les Russes; médecins, architectes, peintres à la Cour la plus raffinée du monde. Et puis, chasseurs, pêcheurs et fermiers avec les colons de la Virginie et du Maryland, s'ouvrant doucement la tente et le cœur des Indiens Peaux-Rouges; à travers neiges et glaces, forçant les forêts et rochers à la recherche des tribus les plus lointaines; le Père Marquette découvrant avec Jolliet le Mississipi ou remontant le Missouri jusqu'aux lacs; le Père Dolbeau explorant

les montagnes du Saint-Laurent et le Père Albanel la baie d'Hudson; martyrisés, brûlés, scalpés par les Iroquois! Enfin, parcourant le Mexique, l'Arizona, la Californie, le Texas; découvrant les régions inconnues du Pérou et de la Bolivie et créant par la musique les premiers villages de ce qui sera un jour ce prodigieux Paraguay!

Pendant ce temps, le Père Possevino, ambassadeur, faisant la paix entre la Russie et la Pologne; Edmond Campian fatiguant par mille travestis la police d'Élisabeth et finalement pendu et éventré; le Père Camel envoyant des Philippines à Linné la fleur de camélia et ses confrères d'Amérique introduisant en Europe le quinquina et la vanille; Athanase Kircher inventant la lanterne magique et le tube acoustique; le Père Lorenzo Gusmao se faisant emprisonner à Lisbonne par l'Inquisition pour avoir osé la première ascension en ballon; le Père Dentrecolles apprenant à la France la fabrication de la porcelaine de Chine et l'usage du parapluie; le Père Fr. de Vico découvrant deux nouveaux satellites de Saturne, et le Père Zecchi

posant les bases de l'astronomie moderne.

Mais quel plus singulier spectacle encore que celui du cortège de disciples qui accompagne ces maîtres! Régents inconnus de centaines de collèges dispersés dans l'univers, qui, délibérément insoucieux de leur renommée personnelle, ont consumé leurs forces et souvent leurs talents, toujours leur cœur, à assurer l'essor, parfois infidèle, d'une magnifique jeunesse devenue un jour la gloire des Lettres et des Sciences, la force de l'État, la splendeur de l'Église! Je me borne à la France, et je vois se rassembler sous mon regard Bossuet, Olier et le cardinal Fleury, Bérulle et César de Bus, saint Jean Eudes et saint Pierre Fourier, saint François Régis et saint François de Sales; et, dans un ordre plus mêlé, Balzac et d'Urfé, Descartes et Corneille; du Cange et Mézeray; Santeuil et Segrain; Le Sage, les Crébillon, Huet et Renaudot, Dancourt et Molière; Fontenelle; Buffon et Gilbert, Vaucanson, Daubenton, Lalande et Lamarck; Rochambeau et La Tour d'Auvergne; Marmontel et Diderot, Vauvenargues et Condorcet, François-

Marie Arouet, qui sera Voltaire; et les noms étrangement assemblés de Joseph de Maistre et de Malesherbes, de Condé et de Turgot, d'Helvétius, des marquis d'Argenson et de Seignelay, du cardinal de Bernis et de Trudaine, de Louvois ou de Colbert, auxquels s'ajoutent ces noms que le cœur de la France assemble aujourd'hui dans une jeune gloire: Foch, Lyautey, Fayolle et Castelnau.

Je ne sais si ces traits se composent sous vos yeux en une image compacte. Et cependant, je n'ai jeté qu'un coup d'œil bien rapide sur la frange d'une immense et somptueuse fresque dont les premiers plans centraux sont occupés par des théologiens comme Suarez, par des érudits comme Denys Petau et Jacques Sirmond, par des orateurs comme Vieira et Bourdaloue, par des spirituels comme Balthazar Alvarez et Louis Lallemant, sur qui rayonnent les lumineuses auréoles des Saints, remontant comme à leur source vers le nom flamboyant de Jésus, depuis les derniers glorifiés, Claude de la Colombière, les martyrs d'Angleterre, les martyrs du Canada et les martyrs des

Carmes, jusqu'aux grands aînés Pierre Canisius, Robert Bellarmin, Rodriguez et Régiset, tout au centre, François-Xavier et Ignace présentant à Jésus-Christ les cadets: Jean Berchmans, Stanislas de Kostka et Louis de Gonzague dont la jeune sainteté fut fêtée, il y a trois siècles, comme aujourd'hui celle de leur sœur puînée Thérèse de Lisieux.

Mais, en me permettant ce regard vers le ciel, j'anticipe, peut-être mal à propos, et m'en tenant aux œuvres terrestres, il me faut accepter le problème tel que le posent tant d'observateurs assez clairvoyants pour reconnaître la grandeur de cette œuvre, mais trop occupés pour en percevoir le secret.

III

LE SECRET DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Voltaire et Diderot, comme d'Alembert, comme Macaulay et tous les historiens protestants, quand ils ont rendu hommage aux travaux de la Compagnie, n'en sont que plus ardents à

dénoncer les fins poursuivies, n'en sont que plus âpres à dénoncer les sources maudites de ce pouvoir.

Les forfaits de la Compagnie, je ne crois pas qu'ils émeuvent beaucoup aujourd'hui nos esprits plus réalistes et moins romantiques. Et le problème se pose, avec beaucoup d'acuité et d'à-propos, au centre de cet incontestable et grandiose effort. C'est la source de ce courant que nous cherchons aujourd'hui à déceler, le secret de cette puissance que nous voulons découvrir et scruter.

A qui étudie l'organisme bientôt cinq fois séculaire de la Compagnie, plusieurs éléments de puissance se révèlent au premier examen :

Incontestablement une sagesse, ennemie des chimères et des excès.

Puis une hiérarchie sans autre élection que celle du général, qui expulse les moindres infiltrations de faiblesse.

En raison de cela, une cohésion souple autant que respectueuse des forces élémentaires.

Et je reconnais en tout ceci les traits de saint Ignace et de sa Compagnie.

Mais ces vertus, si vantées par les observateurs sympathiques ou défiants, ne sont pas après tout si extraordinaires; elles ne sont pas en tout cas l'explication dernière et suffisante.

L'âme de la Compagnie, il ne faut pas la chercher ailleurs. La voici. C'est l'amour souverain que nous tenons de saint Ignace pour la personne sacrée de notre Chef, notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ.

Ce que saint Ignace a voulu, vous savez où il faut le chercher. Sa pensée profonde, ses enseignements essentiels, c'est dans les *Exercices* qu'ils sont formulés.

« *Ces Exercices, écrivait le Père de Ravignan, ne sont pas notre Institut, mais ils en sont l'âme et la source.* »

Or, après qu'il a purifié l'âme par la pénitence, qu'il l'a assouplie dans les *Exercices du Fondement* à ne plus vouloir qu'obéir à Dieu, saint Ignace, jugeant l'âme prête, aborde l'objet essentiel. Sans transition, brusquement, il la met en face de Jésus-Christ. Et Jésus-Christ, sous sa forme de Chef, ou mieux de Roi, appelant à la conquête les cœurs nobles et forts.

Pendant douze jours, les mystères de

l'Enfance et ceux de la Vie publique occuperont donc la contemplation et ainsi trait par trait s'illuminera devant son regard la divine et fraternelle image.

Ainsi se prépare l'option décisive.

Pour la soutenir dans sa généreuse oblation, saint Ignace revient alors plus longuement à la contemplation de Jésus-Christ dans sa vie publique. Cette fois, c'est le Chef dans l'action, qui, enthousiasmant Jean, André, Pierre et Philippe, et les disciples et les foules, et jetant dans la stupeur les Pharisiens furieux, attirera les viriles offrandes.

C'est dans cet amour que l'âme décide de toute sa vie.

Il ne reste plus qu'à l'affermir dans son sacrifice par la Contemplation du Christ souffrant. Elle occupe la troisième semaine.

Amitié qu'illuminera la contemplation du Christ ressuscité.

Désormais, l'ami du Christ-Jésus peut se livrer passionnément au service de son Seigneur. L'aimer et le faire aimer, c'est-à-dire le servir et étendre le règne de son Père, voilà désormais toute sa vie.

Comment ils conçoivent, comment ils

veulent la vie, c'est aux spirituels de la Compagnie qu'il faut le demander, et le plus grand mystique d'entre eux, l'admirable et trop oublié saint Alphonse Rodriguez, répondra par les pages de feu de son traité: *De l'union et transformation de l'âme en Jésus-Christ.*

Les moins sublimes, comme le Père Saint-Jure, par exemple, n'auront sur les lèvres d'autre aveu:

« *Nous travaillons à Paris, écrivait-il, à leur inculquer autant que nous pouvons l'amour et l'union de Notre Seigneur Jésus-Christ.* » « *Jésus, vous êtes, disait le bienheureux Claude de la Colombière, le seul et le véritable ami !* »

« *Savoir du moins Jésus content !* écrivait le Père Alexis Haurion au milieu de ses souffrances.

« *Soif de manquer de tout, de n'avoir plus où s'appuyer, et d'être ainsi suspendu entre le ciel et la terre pour avoir le droit de consoler le Bien-Aimé !*

« *Sainte Vierge Marie, je renonce avec votre aide à demander, à désirer un soulagement créé. Avec votre aide, je désire*

qu'aucune créature ne me soulage, afin de vivre pour consoler l'agonie et l'abandon de Jésus.

« Le beau de la vie, c'est quand on est livré au mystère de l'Amour, et que, sur la parole du Verbe bien-aimé, on traverse les yeux fermés toutes les obscurités qu'Il voudra et tous les déserts. Et c'est ainsi l'amour qui a tous les honneurs de la vie et de la mort. »

Et tout travail qu'ils entreprendront, c'est pour la gloire du Père autour de la divine personne du Christ qu'ils le poursuivront.

Et ce qui soutient leur mort, quand ils ont l'honneur de mourir d'une mort volontaire et bien regardée en face, le voici.

Il est rare que des intentions de sa mort un Jésuite fasse confidence. Mais, il lui arrive parfois de se livrer, ne fût-ce que d'un mot griffonné à la hâte à un ami ou à une mère, quand c'est dans la plénitude de la vie qu'il doit faire ses adieux.

En cet austère nécrologe de la guerre qui rend un son si viril, parmi les cent soixante jeunes Jésuites tombés au feu qui furent nos frères et nos amis, il arrive ainsi qu'ils se trahissent.

C'est Pierre Droulers qui, en quittant Florennes, avouait son rêve :

« *Je voudrais être blessé à la tête pour n'être plus expulsé une deuxième fois* », et qui, disant adieu à sa mère, écrivait : « *...Je remets ma vie au bon plaisir de mon Chef, Notre-Seigneur* », qui le prit, frappé à la tête.

C'est ce prestigieux Gilbert de Gironde : « *Je suis convaincu, disait-il à l'un de ses amis d'Enghien, que les descendants des gentilshommes du XVIIIe siècle, voltairiens et irréligieux, qui ont conduit la France à la Révolution, doivent racheter par leur vie le retour de la France au droit chemin, à la religion du Christ.* » Il fut tué le 7 décembre, en avant d'Ypres, « au moment où il allait prier sur le corps de deux hommes de la compagnie » dont il était adoré.

C'est Jean Pioche, qui, tué le 17 avril 1917, écrivait :

« *La mort est une bonne amie jusqu'au bout... c'est l'union définitive au Coeur de Notre-Seigneur. Bien des fois, il m'est arrivé d'avoir l'âme en paix et bien calme sous de rudes tirs de barrage. Je me disais :*

Jésus, si vous vouliez, ce serait si simple ! »
Un éclat d'obus à la tempe suffit.

C'est le vieux Père Le Texier, tué à l'âge de 69 ans, tandis qu'il courait sauver la sainte Eucharistie.

Et c'est le légendaire Père Louis Lenoir qui fut frappé de deux balles devant Monastir en allant secourir ses blessés. Il avait terminé son testament d'adieu par ces mots: « *Pour (mes enfants du 4e colonial) j'offre joyeusement à notre divin Maître Jésus-Christ le sacrifice de ma vie.* »

Voilà ceux qui étaient nos frères d'hier, religieux qui n'étaient pas des Saints. Et voici, dans la cohorte des martyrs, les traits par où je veux finir, comme étant ceux où saint Ignace reconnaît les plus authentiques Jésuites.

Parmi les derniers canonisés de ses martyrs, la Compagnie de Jésus présente avec une maternelle fierté ses missionnaires français du Canada.

Ce qu'ils avaient au cœur, le voici:
Le Père de Brébeuf, rentrant chez les Hurons en 1634, après un premier séjour stérile (1626-1628), écrivait: « *Je vis l'endroit où le pauvre Et. Brûlé (un*

marchand) avait été barbarement et traîtreusement assommé. Ceci me fit penser que quelque jour on pourrait bien nous traiter de la sorte, et désirer au moins que ce fût en pourchassant la gloire de Notre-Seigneur.»

Dans son Avertissement d'importance pour ceux qu'il plairait à Dieu d'appeler en la Nouvelle-France, il faisait le tableau de toutes les souffrances qui attendaient le nouveau missionnaire.

—« Mais c'est cela même que je cherche, lui répond-on de France!

« Alors ! qui que vous soyez, venez ! venez !

« N'appréhendez aucunes difficultés. Il n'y en aura point pour vous puisque toute votre consolation est de vous voir crucifié avec le Fils de Dieu.»

Il conclut :

« C'est Jésus-Christ seul, sa croix qu'on doit chercher courant après ces peuples. Car, si vous prétendez autre chose, vous ne trouverez rien qu'afflictions de corps et d'esprit. Mais, ayant trouvé Jésus-Christ ou sa croix, vous avez trouvé des lis dans les épines et la douceur dans l'amertume, le tout dans le néant.»

Aussi, quand la mort se fait menaçante, quelle joie en ces athlètes du Christ !

Avec quelle assurance, le 21 octobre 1637, le Père de Brébeuf et ses compagnons écrivent à leur Supérieur de Québec :

« Nous sommes peut-être sur le point de répandre notre sang et d'immoler nos vies pour le service de notre bon maître Jésus-Christ. »

En 1642, en effet, le Père Jogues sera saisi par les Iroquois; battu, une femme lui coupera le pouce avec un couteau, une autre lui brisera les doigts entre ses dents; devenu leur esclave, il sera délivré par des Hollandais en 1643, mais ce sera pour, en septembre 1646, retomber aux mains des Iroquois et être abattu le 18 octobre à coups de hache. En 1649, le Père de Brébeuf et le Père Lallemant sont à leur tour saisis et suppliciés. On leur arrache les ongles; on les bat, on coupe leurs mains; on leur applique sous les aisselles, sur les reins et autour du cou des haches rougies au feu, des « ceintures d'écorce et de poix flambant ». Le Père de Brébeuf « souffrait comme un rocher ». Comme il lui arrivait d'encou-

rager ses compagnons, on lui arracha le nez et les lèvres.

« Ils les baptisèrent d'eau bouillante. Ils crevèrent les yeux du Père Lallemant et appliquèrent des charbons ardents dans le creux d'iceux, enlevèrent des morceaux de chair des cuisses, des bras. »

Au Père de Brébeuf, on arracha la peau du crâne; on coupa les pieds, on fendit la mâchoire d'un coup de hache.

Le Père Lallemant avait reçu un coup de hache qui avait ouvert le crâne.

On leur avait grillé la langue, en leur mettant des charbons dans la bouche. On leur arracha le cœur avant la mort. Le Père de Brébeuf avait souffert durant trois heures le 16 mars et mourut à 4 heures du soir.

Le Père Lallemant souffrit de 6 heures du soir jusqu'à 9 heures du matin, le 17 mars 1649.

Voici de quel vœu le Père de Brébeuf avait scellé son offrande:

« Mon Dieu et Sauveur Jésus, avait-il écrit dans sa Retraite, je fais vœu de ne jamais manquer de mon côté à la grâce du martyre, si, par votre infinie miséricorde,

vous me la présentiez quelque jour. Je m'y oblige de cette façon que je prétends que, tout le reste de ma vie, ce ne me soit plus chose licite de fuir les occasions de mourir pour vous.

« Et quand j'aurai reçu le coup de mort, je m'oblige à l'accepter de votre main, avec toute l'espérance et la joie de mon coeur.

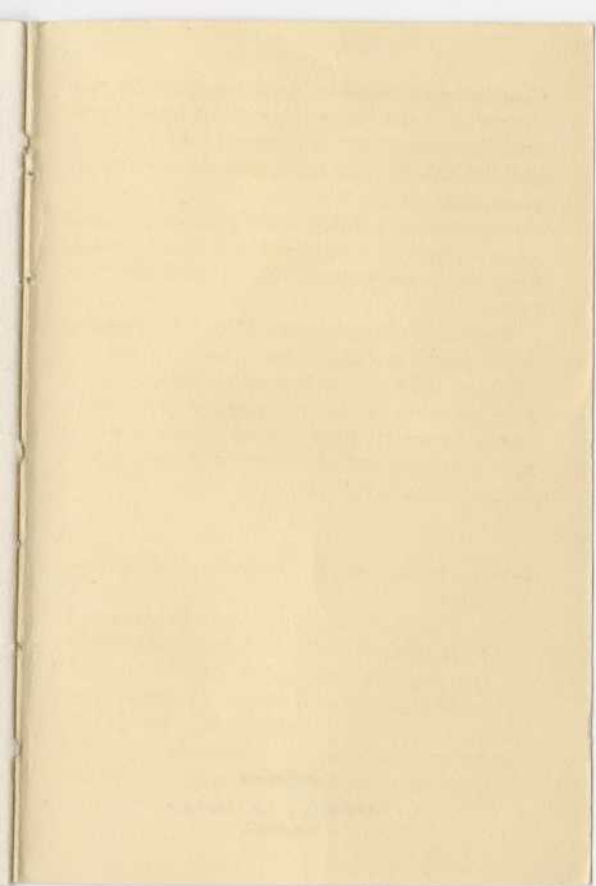
« Et pourtant je vous offre, mon aimable Jésus, et mon sang et mon corps et ma vie, afin que je ne meure que pour vous, puisque vous avez bien daigné mourir pour moi. Ainsi je prendrai de votre main le calice de ma souffrance. J'invoquerai votre nom : Jésus, Jésus, Jésus.»

* * *

¶ A de telles paroles, il n'est point permis d'ajouter.

On n'a plus au cœur qu'une prière.

Se tournant à genoux vers ces Aînés, on les supplie dans leur gloire de nous obtenir à nous, les tout petits qui ne méritons pas le martyre, du moins l'honneur, la joie, la grâce de mourir à notre rang dans la Compagnie de Jésus.





IMPRIMERIE LE DEVOIR
MONTREAL